

Da er 5 Jahre Fürst, 25 Jahre Fürst der Fürsten und 3 Jahre König war, so wurde er

p. 94, 25 ed. Ter Mikelian, Vałarsapat 1893, bestätigt. Alle andern Angaben sind durch Kopierfehler entstandene Varianten (so gibt der Text des Asołik von Šahnazarian 27 statt 25 Jahre, woraus sich auch die 32 Jahre (27 + 5) bei Asołik III, 2 Ende erklären). Bei Asołik ist nur die Angabe von 5 Jahren als König unrichtig. Alle folgenden Autoren sind von Asołik oder Thoma abhängig und kommen nicht in Betracht.

306 arm.³⁴ = 857—858 Fürst (*h₂luw*); nach 5 Jahren
311 " = 862—863 Fürst der Fürsten; nach 25 Jahren
336 " = 887—888 König; nach 3 Jahren
339 " = 890—891 starb er.

³⁴ THOPDSCHIAN, MSOS 8, 2, 131, Anm. 1 nimmt vier Königsjahre an und kommt daher auf das Jahr 305 arm. = 856/7. Diese wie fast alle andern chronologischen Ansätze sind unhaltbar.

Les Croisés et l'Arménie.

Par

J. LAURENT

Doyen de la faculté des lettres de Nancy.

Sur le long chemin qu'ils eurent à parcourir de Constantinople à Jerusalem, les hommes de la première Croisade ont rencontré les Arméniens; et ce fut événement heureux pour leur aventureuse expédition. Car la traversée du pays arménien fut la seule partie de leur route, où ils n'eurent pas à combattre pour avancer. Tout au contraire, ils y trouvèrent accueil, confort et de bons points d'appui.

En cette région arménienne le passage n'eût point été facile à forcer si les Turcs avaient pu y attendre les Croisés et les y combattre; car il y avait là le Taurus, de la Méditerranée à Méliène. C'était une formidable barrière. On pouvait certes la traverser en venant de l'ouest soit pour déboucher en Cilicie, soit pour atteindre par Marach le plateau ondulé qui menait des montagnes vers l'Euphrate, ou vers Alep, ou vers l'Oronte et la Coelé-Syrie. Mais l'un et l'autre passages étaient difficiles; il fallait franchir plusieurs sommets successifs par des sentiers de mulet, étroits, bordés de précipices, surmontés de hautes murailles à pic. Tout le long de ce terrible chemin, l'apparition d'un ennemi décidé eût compromis le sort de l'armée.

Le passage par l'ouest était moins long. Quand on l'avait franchi, on était en Cilicie;

de là, si l'on voulait continuer sa route vers Jérusalem, il fallait aborder une nouvelle montagne, l'Amanus, moins profonde que le Taurus, mais aussi redoutable que lui par son escarpement, le mauvais aménagement de ses chemins et la facilité d'y arrêter avec peu de monde une armée nombreuse.

Si l'on traversait le Taurus plus à l'est, si l'on prenait la passe de Marach, on débouchait directement sur le plateau de la Syrie du nord. Mais ce chemin traversait le Taurus en sa partie la plus épaisse; il s'allongeait en d'interminables et pénibles défilés où la nature et l'incurie des hommes avaient multiplié les obstacles.

Les Croisés utilisèrent ces deux passages, leur masse principale suivant le chemin de l'est.

* * *

Au lieu de les y attendre pour les bousculer, les Turcs disparurent à leur approche; ils évacuèrent la région sans combat. A première vue, c'est assez surprenant; car les Turcs n'entendaient par abandonner l'Asie Mineure aux occidentaux. Ils avaient résisté aux Croisés depuis la mer de Bithynie jusqu'au Taurus; ils avaient défendu Nicée; ils avaient livré bataille à Dorylée, à Héraclée,

à Césarée. Ils devaient bientôt défendre avec acharnement Antioche puis Jérusalem. Pourquoi donc ne luttèrent-ils pas entre Césarée et Antioche, dans des montagnes si faciles à défendre? Pourquoi ces Turcs belliqueux, qui harcelèrent les Croisés en Asie Mineure, puis en Syrie, leur abandonnèrent-ils sans résistance les montagnes qui séparaient ces deux pays et qui formaient une si belle position défensive?

Ce n'est point pas impuissance à se grouper contre l'envahisseur. Certes les divisions de l'Islam favorisèrent singulièrement les Croisés: il y avait lutte entre le calife de Bagdad et celui d'Egypte, entre les Seldjocides de l'Irak et ceux d'Asie Mineure, entre les Turcs et les Arabes, entre les mandataires de l'autorité centrale et le moindre des émirs turcs ou arabes installé dans la plus mince bicoque. Ceux qui disposaient d'une forteresse et de sa garnison se conduisaient à leur guise; la guerre civile se faisait partout au détriment de la prospérité et de la force communes. Le pays musulman était en pleine anarchie lorsque les Croisés l'attaquèrent, et il se défendit mal contre eux. Pourtant il se défendit en Asie Mineure, où le sultan d'Iconium et l'émir de Sébaste combattirent les occidentaux; ils se défendit en Syrie, où il fallut assiéger Antioche pendant de longs mois, emporter d'assaut Jérusalem, et où la Croix ne put jamais chasser le Croissant ni d'Alep, ni de Damas. Et dès lors revient cette question: pourquoi les musulmans n'ont-ils pas défendu la grande citadelle naturelle qui s'offrait à eux entre Césarée et Antioche?

* * *

Ce serait incompréhensible, si nous ne savions par ailleurs qu'ils n'étaient pas les maîtres dans ce pays. Sans doute il faisait partie du califat: les troupes musulmanes le traversaient quand elles le voulaient, sans jamais du reste y séjourner longtemps; elles y percevaient le tribut; elles y avaient même quelques garnisons. Mais les musulmans n'en étaient pas les maîtres sans restriction. Les princes du pays étaient des Arméniens, qui, moyennant un tribut, le service armé et diverses autres prestations, avaient reçu du calife et du sultan de Bagdad, puis des émirs de leur

voisinage, le droit de vivre à leur guise sur leurs terres; ils avaient leurs armées, leurs monnaies; ils pratiquaient librement leur religion et la plupart des libertés féodales, y compris celle de se faire sans cesse la guerre entre eux et de s'affaiblir par la division au lieu de s'unir pour être forts.

Le nombre, la répartition et la force de ces principautés arméniennes nous sont assez mal connus pour 1097 et pour l'époque de la première croisade. Nous savons beaucoup mieux ce qu'avait été cette petite Arménie au cours du XI^{ème} siècle, sous la domination byzantine. Mais elle avait subi un grand bouleversement lorsque l'empire grec avait dû abandonner l'Asie Mineure aux courses des Turcs Seldjocides à partir de 1071. Menacée à l'est et au sud par les musulmans de Mésopotamie et de Syrie, elle avait été attaquée à l'ouest par le sultan d'Iconium, qui avait pris Antioche en 1084; elle était entamée au nord par l'émir de Sébaste, qui menaçait tout le Taurus, de Marach à Mélitène. Elle avait résisté quelque temps sous la direction d'un homme habile, général heureux et politique avisé, qui se nommait Philarète et qui commanda un moment de Tarse à Edesse et à Mélitène, de Césarée à Antioche. Mais il avait disparu sous les coups du sultan Malek Chah; en suite de quoi, les Arméniens s'étaient à nouveau affaiblis et divisés, lorsque la venue des Croisés et leur installation en Syrie amena une nouvelle et terrible crise. L'Arménie du Taurus en sortit diminuée en étendue, mais fortifiée par son union sous les princes de la dynastie de Roupen. Nous savons donc ce que devint au cours du XII^{ème} siècle cette Petite Arménie, dont nous connaissons assez bien aussi la destinée au XI^{ème} siècle jusque vers 1090/1095. Mais nous sommes beaucoup moins bien renseignés sur ce qu'elle fut dans l'intervalle, dans le temps même où elle entra en contact avec les Croisés.

* * *

Ce n'est pas que nous ignorions son étendue d'alors: le pays occupé par les Arméniens couvre le Taurus, de la Méditerranée à Mélitène; il descend aussi au sud du Taurus,

où il s'arrête en gros suivant une ligne qui serait tirée d'Antioche à Edesse. Dans tout ce pays, il y avait des Arméniens en 1097; mais quelle était à cette date leur répartition politique? voici ce que nous en savons.

Dans la montagne du Taurus, au nord-est de la Cilicie, se trouvait la principauté de Constantin, fils de Roupen; elle était alors composée de quelques forteresses dans la haute vallée du Sarus, aux environs de la moderne Hadjin; elle n'était ni très étendue, ni très puissante.

Beaucoup plus importante était la seigneurie, qui l'avoisinait à l'est, et qui couvrait le Taurus et ses pentes méridionales jusqu'aux abords de Mélitène; elle avait pour centres principaux Raban, Késoun, Béhesni, etc. Elle avait alors pour chef un Arménien énergique, dont l'autorité avait la violence pour origine; il s'appelait Vasil; en outre, ses coups de main, exécutés avec la bande qu'il avait réunie, lui avaient valu, avec son territoire, le surnom de Kogh, brigand ou voleur; si bien qu'on le désigne d'ordinaire sous le nom de Kogh-Vasil. Il groupait autour de lui les restes des féodaux qui avaient appartenu aux rois et aux seigneurs de Petite Arménie, dont les principautés avaient disparu devant les Turcs depuis 1071. En outre il avait reçu cette consécration importante de son autorité que le catholicos Basile, errant avec toute sa nation sans cesse en quête d'un foyer où elle vivrait en paix, était venu résider sur son territoire. Sa puissance et sa richesse lui permettront bientôt de payer cent mille dahékans pour le rachat de Boémond prisonnier du Danichmendite.

En dehors de ces deux principautés, qui formaient de véritables petits états, comprenant, outre des villes fortes, le pays qui s'étendait entre elles, il y avait, dans quelques villes ou forteresses de moindre population, des chefs autonomes, appuyés sur des bandes armées qu'ils payaient et qui les soutenaient. Les Turcs voyaient en eux de véritables émirs; Byzance d'autre part continuait à les regarder comme ses sujets; elle leur conférait ses dignités; elle leur envoyait de l'argent et des mercenaires. Ces petits princes, tiraillés entre ces prétentions rivales, vivaient à peu près à leur guise, uni-

quement préoccupés de préserver leur cité du pillage et leur précaire autonomie de l'asservissement. Il y avait ainsi à Mélitène un certain Gabriel, à Edesse un nommé Thoros, en Cilicie un Oschin à Adana et un inconnu à Mamistra, les frères Bazouni, Oschine et Constantin dans la montagne voisine d'Antioche, d'autres encore un peu partout, à Bir sur l'Euphrate, à Gargar au nord, à Telgouran à l'est d'Edesse, à Dzovk près de Karpert. C'est qu'on était seigneur en ce pays, tout comme en occident, quand on avait une bande à soi, de l'audace et un repaire inaccessible.

Tous ces princes, ainsi que les soldats de leur troupe personnelle, n'obéissaient guère aux Turcs, mais les redoutaient beaucoup. Car il n'y avait pas de stabilité dans leur situation sous le régime turc; les firmans d'investiture les plus solennels, donnés par le calife ou par le sultan, ne les garantissaient pas de la déposssession. Chacun était sans cesse exposé à perdre sa souveraineté si le suzerain trouvait un plus offrant, où à la voir enlevée par surprise ou de vive force par un serviteur révolté, un voisin cupide ou un envahisseur ambitieux. On était à la merci de tous les coups de force et de toutes les surprises. C'était le régime de l'arbitraire par la violence. On espéra en voir la fin avec la venue des Francs: ils ne manqueraient pas d'assurer aux Arméniens une indépendance définitive en repoussant les Turcs bien loin dans l'est. Car on ne doutait pas de la victoire complète des Francs, dont on connaissait depuis longtemps, en Petite Arménie, la valeur et la force.

* * *

Les Arméniens les avaient vus à l'oeuvre depuis plus de 40 ans parmi les soldats de Byzance, sur tous les champs de bataille de l'Asie. Dès 1054, un Franc s'était héroïquement conduit au siège de Manzikert (au nord du lac de Van) par les Turcs. C'est en partie avec des troupes franques que l'Arménien Philarete avait établi sa puissance si récemment disparue. Il y avait encore des Francs en 1097 dans les troupes féodales arméniennes, ou parmi les garnisons des châteaux que les Turcs avaient été forcés de res-

pecter. On savait que la charge de ces occidentaux était irrésistible et que les bandes turques se dispersaient à leur approche.

On savait aussi la manière de flatter, de diriger, de maîtriser et de duper ces grands enfants, dont la subtilité orientale excellait à se servir sans avoir trop à les redouter. Sans doute, ils pouvaient devenir dangereux lorsqu'ils étaient réunis en grand nombre sous la conduite d'un chef obéi. On avait vu les Normands Hervé et Crispin tenir tête en Asie Mineure aux armées impériales. Mais ils n'avaient pas réussi à établir leur autonomie dans l'empire, auquel ils avaient en somme rendu plus de services comme mercenaires qu'ils ne lui avaient fait de mal par leur rébellion.

Quand donc les Arméniens apprirent la venue d'un grand nombre de Francs sous des chefs considérables, il ne leur vint pas à l'idée que cette expédition allait bouleverser leur vie.

Et d'abord, le ciel l'avait voulue, annoncée et protégée. Il l'avait voulue, pour châtier les crimes horribles des musulmans en Terre Sainte. Il l'avait annoncée, notamment dès le Vème siècle, par une prophétie du patriarche s. Nersès, comme devant sauver l'Arménie. Pour la protéger, il avait livré au plus noble des Francs, Godefroi de Bouillon, descendant de Charlemagne et futur conquérant de Jérusalem, la couronne et l'épée de Vespasien, lequel avait forcé et détruit cette même ville.

Les Arméniens ne soupçonnèrent pas que plusieurs des chefs croisés venaient dans leur pays avec la volonté de s'y créer une principauté autonome. L'un d'eux, Robert de Flandre, était déjà venu, on s'attendait donc à ce qu'il s'en retournât un jour, et les autres avec lui. Seulement, pendant leur séjour en Syrie, ils allaient, suivant les ordres du pape, les vœux formulés par eux et leurs promesses maintes fois répétées, délivrer les lieux saints et les populations chrétiennes de Syrie, chasser les Turcs et rendre la liberté à tous les adorateurs de la croix en cette région.

C'est là sans doute ce que dirent les Croisés aux Arméniens lorsqu'ils annoncèrent leur venue à deux de leurs princes, Constantin fils de Roupen, et Kogh Vasil.

Un point noir était la promesse faite par les Croisés, en passant par Constantinople, de restituer à l'empereur les pays qu'ils arracheraient aux Turcs et qui lui avaient appartenu. Cette perspective ne plaisait guère aux Arméniens, dont le pays était parmi ceux qui devaient faire retour à l'empire; car ils goûtaient peu le gouvernement de Byzance et ses méthodes administratives. Mais on avait le temps de savoir comment on serait traité par les Grecs; l'essentiel était d'abord d'échapper aux Turcs; on verrait ensuite à imposer aux Byzantins un respect suffisant des libertés arméniennes. On pourrait du reste, pour y parvenir, obtenir de certains Francs qu'ils restassent au service des Arméniens; on leur donnerait des épouses, des terres, des châteaux, en échange de leur dévouement et de leur valeur. Et le résultat serait qu'après avoir éloigné les Turcs et leurs violences, on vivrait assez librement, avec l'aide des occidentaux, sous la suzeraineté lointaine et peu efficace d'une Byzance fort affaiblie et tenue en respect par les redoutables guerriers Francs.

* * *

Les Arméniens aidèrent donc de leur mieux à la réussite de la première croisade. Ils fournirent aux Croisés un guide, dès les rives du Bosphore, en la personne de Pancrace, seigneur arménien de Ravendan, forteresse située dans les montagnes au nord-est d'Antioche, non loin d'Aintab, sur les pentes qui regardaient l'Euphrate; il était frère de Kogh Vasil, le principal potentat arménien de cette région. Cet homme guida les Croisés jusqu'aux confins orientaux de la Cappadoce, où ils rencontrèrent les troupes des Turcs d'Iconium et de Sébaste, qui furent dispersées près d'Héraclée. Il accompagna les Croisés lorsqu'au lieu de poursuivre après cette victoire la route qui va directement vers Tarse, ils longèrent le Taurus en direction du nord-est, jusque vers Césarée; il s'agissait d'assurer leur sécurité ultérieure contre les souverains turcs d'Iconium et de Sébaste. Puis ils occupèrent quelques places, afin de tenir les défilés qui menaient de là vers la Syrie.

Après quoi, les Croisés traversèrent le Taurus en des points fort espacés, de manière

à couvrir en même temps la plus grande étendue possible de ce pays accidenté où l'ennemi pouvait les arrêter. En fait le Turc disparut devant eux, parce que les Arméniens l'occupaient et appelaient ouvertement les Croisés.

Un détachement suivit la grande route de Césarée de Cappadoce à Tarse par Podandos. Le gros de l'armée s'avança par celle de Césarée à l'Euphrate par Marach. Puis, tandis qu'une formation se hâtait vers le sud, le long de l'Amanus, dans la direction d'Antioche, une autre passait l'Euphrate et occupait Edesse. Au total, en quelques semaines, les Croisés, divisés en deux colonnes accostées de quelques détachements, ont occupé toute la forte région naturelle que forment le Taurus et ses pentes méridionales, entre la Méditerranée et l'Euphrate. C'était une sage précaution que de s'assurer, en même temps qu'une communication éventuelle et aléatoire avec Constantinople, une magnifique position défensive, puisqu'ils étaient loin de tout secours immédiat possible, et qu'ils avaient des Turcs derrière eux, des Turcs à leur gauche et des Turcs devant eux.

Mais si la sagesse de cette mesure explique pourquoi les Croisés la prirent, elle ne donne pas la raison pour laquelle cette occupation fut facile, prompte et sans lutte. Et cette raison, la voici: les Arméniens qui occupaient le pays l'ouvrirent aux Francs.

* * *

Ils accueillirent les Francs en libérateurs qui «venaient briser les fers des chrétiens». L'effet de leur approche se fit sentir dès l'abord fort au loin, jusqu'à l'extrémité orientale du Taurus, à Mélitène: cette ville était assiégée par le sultan d'Iconium, Kilidj Arslan, quand commença le siège de Nicée par les Croisés; et ce fut le signal de sa délivrance, Kilidj Arslan se hâtant d'accourir vers la menace qui lui venait de l'ouest.

L'approche des Croisés détermina aussi le départ général des petits garnisons turques du Taurus, en Cilicie et en Comagène. On voit ainsi libérer du joug ou de la menace turque une série d'Arméniens: le prince Siméon, chef d'une forteresse entre Héraclée et Césarée de Cappadoce; la ville de Plastencia, non loin de

la moderne Hadjin, dont la défense fut confiée au chevalier Pierre d'Aulps; Coxon (moderne Gueuk Sou), en pleine montagne, «se rendit aux chrétiens», qui s'y retirèrent pendant trois jours, au milieu des ressources abondantes qui leur étaient nécessaires. On est un peu surpris qu'il ne soit pas question, dans les récits occidentaux, du passage des Croisés en cette région chez leur ami Constantin, fils de Roupen, auquel ils avaient pourtant annoncé leur venue. Les garnisons turques s'enfuirent ou capitulèrent dans toute la Cilicie, à Adana, à Tarse, à Marmistra. Bientôt toute la montagne de Cilicie accueillit Tancrede, tandis qu'en quelques semaines (oct.-nov. 1907) Baudouin de Boulogne entre dans toutes les places de Comagène (Harrim, Samosate, Saroudj, Tell Bacher, Ravendan), puis dans Edesse, au delà de l'Euphrate. Les Arméniens livrèrent aux Francs Artah (entre Antioche et Alep), et même, dit-on Antioche, si le Turc qui livra une tour à Boémond était bien le renégat arménien Firouz. Au total, avant le 3 juin 1098, au dire d'Albert d'Aix, les Croisés étaient les maîtres de tout le pays d'Antioche à Mélitène; il faut comprendre qu'ils avaient été accueillis dans les places fortes, d'où les Turcs avaient tous disparu.

Cet accueil venait des Arméniens, qui s'ingénierent à attirer à eux, dans chaque place, en signe de libération et pour assurer leur défense, un détachement franc, si faible qu'il fût. Aussi les 80 ou 100 chevaliers, qui accompagnaient Baudouin de Boulogne, furent-ils bientôt dispersés en véritables petites escouades dans toute la Syrie du Nord. C'était pourtant un vaste trapèze, dont tous les côtés avaient au moins 100 kms de longueur. Il est évident que ces quelques Francs n'avaient pas conquis le pays où ils étaient entrés; on les y avait attirés, accueillis, fêtés; on les considérait comme l'avant-garde d'un renfort plus sérieux, qui viendrait bientôt, et qu'on était prêt à fêter et à reconforter comme eux.

Car les Arméniens ont largement ravitaillé les Croisés. Longtemps après, en 1584, le pape Grégoire XIII expliquait encore la fondation à Rome d'un collège arménien par le souvenir des services rendus aux Croisés: «ils leur avaient fourni hommes, chevaux, armes,

vivres, avis, soutien et secours de toutes sortes». On nous a dit expressément de plusieurs princes Arméniens, qu'ils avaient fourni aux Croisés vivres et réconfort matériel. C'est Constantin, Bazouni, Oschin, Kogh Vasil, Abirad, ce sont les moines de l'Amanus. Au vrai, ce sont toutes les localités arméniennes rencontrées par les Croisés sur la longue et difficile voie qui menait de Césarée de Cappadoce à Antioche. Si les Croisés n'ont mentionné que le soutien reçu à et à Coxon Marach, il faut tenir pour assuré qu'il leur fut donné sur tout le parcours. Ils l'ont reçu encore en Comagène et sur le haut plateau entre le Taurus et Alep; ils l'ont reçu enfin et surtout pendant les longs mois du siège d'Antioche. Si, malgré ce que leur apportaient les Arméniens, il est arrivé aux Croisés de souffrir cruellement de la famine, on peut estimer légitimement, que, sans le concours des Arméniens, les Croisés seraient morts de misère dans le pays avant d'avoir pu s'y installer solidement.

Dans leur délir de fixer auprès d'eux les utiles et formidables auxiliaires qui leur venaient d'occident, les Arméniens ont fait plus encore: ils leur ont donné leurs filles, amplement dotées de terres et d'argent. Dès l'arrivée des Croisés, fin 1097 ou début 1098, Baudouin de Boulogne a épousé Arda, fille de Taphnuz, frère du prince Constantin, possesseur de puissantes forteresses dans le Taurus. Son cousin Baudouin du Bourg reçut Marcille ou Morphée, fille de Gabriel, seigneur de Mélitène; et il donna sa soeur au Roupénien Léon. Plus tard, Jocelin I épousa une fille de Constantin, fils de Roupen. Par ces mariages, les princes Arméniens voulaient s'assurer définitivement les services et le dévouement des croisés qui étaient venus jusqu'à eux.

* * *

Et les Croisés se laissèrent tout d'abord attirer, accueillir, choyer et marier sans préciser avec les Arméniens la nature et l'étendue des obligations qu'ils contractaient envers eux. Les Arméniens appelaient à eux les Croisés pour avoir tout de suite un premier groupe de défenseurs que d'autres viendraient bientôt renforcer. Et les Croisés accouraient à cet

appel comme à la curée; ils arrivaient le plus rapidement possible parce qu'il s'agissait pour eux de devancer leurs camarades dans la conquête: il avait en effet été entendu que toute place occupée par un croisé et arborant sa bannière serait considérée par les autres comme acquise par lui et respectée par eux. Il y eut donc parmi les chefs croisés une véritable ruée vers les places encore libres. Dès qu'une forteresse lui ouvrait sa porte, le Croisé y entra sans s'inquiéter de préciser pour l'instant le rôle qu'il allait y jouer; l'essentiel pour lui était d'être dans la place et de pouvoir y arborer sa bannière pour marquer aux autres Croisés sa prise de possession. Voilà pourquoi Baudouin de Boulogne par exemple put occuper si vite et avec si peu de monde tout le pays entre l'Amanus et Edesse. Mais c'est aussi pour la même raison que Flamands et Normands donnèrent aux Arméniens de Cilicie le spectacle de leur rivalité dans la satisfaction de leurs appétits: à Tarse, puis à Mamistra, Baudouin de Boulogne et le Normand Tancrede faillirent en venir aux mains pour savoir qui resterait dans ces villes.

Cette émulation entre les Croisés pour l'occupation du pays et, d'autre part, le désir de chaque place arménienne d'attirer à elle quelques uns de ces Francs, eurent bientôt amené ce résultat qu'il y eut des Croisés en plus ou moins grand nombre dans toutes les forteresses arméniennes. Celles qui échappèrent à cette occupation s'entendirent pour leur défense avec les chefs croisés, qui virent dans cet accord un acte de soumission des Arméniens à leur suzeraineté. Il en résulta que l'Arménie tout entière fut bientôt entre les mains des Francs, puisqu'une partie des places était sous leur suzeraineté, et que dans les autres, où ils étaient entrés en amis, ils entendaient agir en maîtres, plus qu'en collaborateurs.

* * *

Car les Arméniens s'aperçurent vite qu'en accueillant les Francs comme des défenseurs qui seraient à leur solde, ils avaient commis une grave erreur; ils furent vite et cruellement dé trompés. Les Croisés agirent en Arménie comme en pays conquis. En peu de temps, ils

évincèrent d'un peu partout les princes Arméniens qui les avaient appelés ou accueillis.

La première victime, celle dont la catastrophe est la mieux connue de l'histoire générale, fut Thoros d'Edesse. Quelques semaines suffirent à toute l'affaire: il avait appelé Baudouin de Boulogne, croyant le prendre à son service; mais il dut dès son arrivée partager le pouvoir avec lui; puis il fut assailli par une émeute, qui se termina par sa mort violente et par l'octroi de sa succession au dit Baudouin. Puis les seigneurs du plateau de Syrie septentrionale furent contraints sans douceur à une stricte obéissance. Fer, seigneur de Tell Bacher, fut plus mal traité et disparut vite. Nicodème, son voisin, eut un sort identique. Et même Pancrace, qui avait si bien servi les Croisés, fut assiégé, pris et contraint par la torture à renoncer à ses places, dont Ravendan: il avait le tort d'occuper sur le plateau syrien un poste fort important, au croisement de la direction Antioche-Edesse avec celle de Marach-Alep.

Entre temps, Boémond, maître d'Antioche, s'imposait en suzerain actif et agissant, dans la deuxième moitié de 1098, aux villes et aux seigneurs de Cilicie: Tarse, Adana, Mamistra, Anavarze. En 1104, il s'empara d'Abelast, de la région du Djihan, en somme de la haute vallée du Pyrame, au nord de Marach. Cette dernière ville, devant laquelle Boémond avait échoué en juin 1100, avait été occupée par Jocelin pour Baudouin du Bourg, qui en chassa Tatoul, «le prince des princes, qui renonçait pour les Romains», et qui renonça à une lutte presque quotidienne et se retira à Constantinople.

Puis Baudouin du Bourg, comte d'Edesse, s'en prit aux places établies au pied du Taurus, le long de l'Euphrate, à Bir, où Abegharib, qui pouvait armer 1000 hommes, résista pendant un an, avant de s'edfuir chez le Roupénien Thoros à Anazarbe 1117. à Samosate à Constantin de Gargar, qui fut enfermé et mourut à Samosate.

Bientôt Mélitène perdit son seigneur arménien, Gabriel, qui dut se repentir d'avoir cru s'assurer un appui inébranlable en donnant sa fille à Baudouin du Bourg. Car ce Baudouin commença par lui arracher le plus d'argent

qu'il put, puis se débarrassa de lui (18 sept. 1101) en le livrant à l'émir Danichmendite de Sébaste. Précédemment ce même émir avait pris Boémond avec peut-être la connivence de Gabriel.

Enfin la principauté arménienne de Kogh Vasil en Comagène succomba à son tour. Déjà Kogh Vasil, pour avoir été fidèle à Boémond (1098), avait subi les rigueurs des Croisés du nord, menés par Godefroi de Bouillon en personne. Puis son alliance avec Baudouin du Bourg lui avait valu l'inimitié de Tancrède, vicaire d'Antioche, qui attaqua successivement Raban et Késoun. A la mort de Kogh Vasil, sa veuve et son neveu et successeur, Vasil Dgha ou l'enfant, ne purent tenir contre les Croisés: malgré un appel au Turc Boursouk, ils durent céder la place; Vasil Dgha fut livré par son parent Thoros, fils de Roupén, et torturé avant de trouver un refuge à Constantinople, avec ses nobles. Avec lui fut vaincu son principal défenseur Kourtikios, qui perdit alors sa forteresse, le Château des Romains, sur l'Euphrate.

Nous ne connaissons pas le détail de toutes ces spoliations; mais nous savons qu'elles furent nombreuses, exercées sur les moindres seigneurs dès lors qu'ils possédaient une forteresse, avec accompagnement de prison, de tortures; il y eut des yeux crevés, des mains et des nez coupés, des hommes émasculés, empalés. Ce n'étaient certes pas des actions de ce genre que les Croisés s'étaient promis d'accomplir en venant en Syrie.

Remarquer qu'il ne fut pas plus facile aux Arméniens de manoeuvrer sans dommage pour eux entre les chefs Francs rivaux, qu'autrefois entre les chefs musulmans. Entre le groupe Baudouin-Godefroi et Boémond, il y avait querelle, qui fit comme victimes Pancrace, Kogh Vasil, et qui amena le mariage d'Arda Roupénide avec Baudouin. Entre Tancrède et Boémond la Cilicie fut disputée et en souffrit plus d'une fois.

Le principal artisan de la ruine des dynasties arméniennes fut Baudouin du Bourg. Reste à savoir si ce n'était point une sage politique pour un Franc établi à Edesse que d'occuper en maître l'ensemble des forteresses qui, dans la

direction du nord et de l'ouest, entouraient Edesse d'un vaste arc de cercle. Il domina d'Alep à Gargar, de Telgouran (dans l'est d'Edesse) à Marach; il commanda à Edesse, à Marach et dans le pays de Kogh Vasil.

Tous les princes ainsi chassés avec leurs troupes nobles, vont à Constantinople et non chez les Roupéniens; ou du moins ils n'y restent pas. Pourquoi? Car enfin, en 1117 les Roupéniens subsistent seuls de tous les princes Arméniens de Haute Syrie, mais ils subsistent bien et ils vivront longtemps encore. Ils ont eu, pour ne pas accueillir leurs compatriotes fugitifs, des raisons que nous discernons mal.

En 1117, il ne restait plus des autonomies arméniennes, qui avaient accueilli les Croisés 1097, que celle des Roupénides; c'est qu'ils étaient très mal avec les Grecs; c'est qu'ils étaient inaccessibles et forts; en 1104—1108 Thoros a mis la main sur une partie de la Cilicie grecque, il faut compter avec lui; c'est aussi qu'on a besoin d'eux contre leurs compatriotes; en 1115 sqq. Thoros ou son frère Léon ont aidé Antioche et Baudouin du Bourg à supprimer Vasil Dgha et les petits princes Arméniens; c'est enfin qu'ils sont utiles contre les Turcs; contre eux en 1118 sqq. Léon a rendu de grands services à Antioche. Mais on ne poussa pas le respect de leur puissance jusqu'à la ménager lorsqu'on crut pouvoir s'en dispenser, et Baudouin de Boulogne, devenu roi de Jérusalem, abandonna sa femme arménienne pour la riche Adélaïde de Sicile.

* * *

Les Francs ne se contentèrent pas de supprimer en grande partie les princes et les féodaux Arméniens. Sur les domaines ainsi acquis par la force, ils ne se firent pas faute de violenter la population arménienne dans ses croyances et ses traditions religieuses. Les Latins ont recommencé avec les Arméniens la faute des Grecs: ils ont voulu les amener à leur confession. C'était une erreur qui a poussé les Arméniens à la défiance, à l'hypocrisie, à la haine. Pourtant la persécution latine, sans doute moins violente que la grecque, a été moins odieuse aux Arméniens.

Le propos des Latins de faire l'unité religieuse en Orient est affirmé explicitement dans

la lettre des Croisés à Urbain II du 11 sept. 1098: «Nous n'avons pas pu abattre les hérétiques Grecs et Arméniens, Syriens et Jacobites. Viens à nous: tu extirperas et tu détruiras par ton autorité et par notre force toutes les hérésies, quelles qu'elles soient».

La conquête politique fut donc accompagnée d'une prise de possession religieuse, du moins au temporel. Les Arméniens avaient attendu des Latins une véritable tolérance, qu'ils avaient annoncée: «Les Francs, après avoir traversé la mer, promirent au seigneur que, s'il leur était donné d'entrer dans Jérusalem ils vivraient en paix avec toutes les confessions des chrétiens, et donneraient des églises et des couvents à chacune des nations qui confessent le Christ». Au lieu de cela, les Francs eurent bientôt des patriarches à eux à Antioche et à Jérusalem; des métropolitains à Tarse, Mopsueste, Edesse, Dolichè, Apamée; des évêques dans toutes les autres villes; des couvents un peu partout; et, comble d'horreur pour les Arméniens, des femmes au service religieux dans beaucoup de ces maisons. Si encore cela s'était passé dans des fondations, dans des édifices à eux! Mais ils opéraient dans les établissements des chrétiens orientaux, Arméniens ou Syriens, auxquels ils prenaient en totalité ou en partie locaux et revenus, y compris la dîme. Il arriva même un jour que le clergé latin, pour n'avoir point voulu renoncer à la dîme sur des Arméniens, priva le roi Amaury de Jérusalem du secours de 30.000 d'entre eux.

Les reliques mêmes ne restèrent pas sans contester la propriété des Arméniens, qui ne se firent pas faute de protester. Ainsi la sainte Lance, découverte par les Francs dans l'église St. Pierre d'Antioche, n'était pas, comme le prétendirent les Latins, celle-là même qui pénétra dans le corps de Dieu, laquelle était en possession des Arméniens; mais bien une autre lance, sans doute encore vénérable, mais tout de même beaucoup moins précieuse, à savoir celle avec laquelle les Juifs percèrent l'image du Sauveur.

Après cela, le clergé latin put bien restaurer les édifices, refaire notamment les peintures des églises, d'Antioche abîmées par les Turcs; ce

ne fut pas un dédommagement suffisant pour les clercs Arméniens, qui avaient perdu la plupart de leurs édifices et de leurs biens.

Ils eurent aussi à se plaindre de brutalités et de violences. L'archevêque arménien d'Edesse fut plusieurs fois menacé. À Ablastha, la population se révolta au spectacle des persécutions subies par ses clercs: «les prêtres y furent jetés en prison. Les autels et les baptistères furent abattus et détruits; les louanges de Dieu furent empêchées. Les prêtres devinrent un objet de mépris. Ces maux furent l'ouvrage de la nation enragée des Francs».

* * *

L'ensemble des Arméniens ne fut pas mieux traité; ils ont accusé les chevaliers Francs d'avoir parfois, dans les combats d'où ces chevaliers se retiraient facilement, laissé massacrer par les musulmans leur infanterie arménienne. Peut-être y eut-il là des cas de force majeure plus que volonté de sacrifier les Arméniens. Mais la population eut incontestablement à subir en maintes circonstances des mauvais traitements injustifiés. On nous parle de violences, de tortures, de massacres et surtout de spoliations répétées. La population d'Ablastha périt ainsi en 1105 et celle de Saroudj en 1101. A Edesse, les scènes de ce genre furent si nombreuses, dès la fin de 1908, que Michel le Syrien a résumé son impression sur ces faits en ces termes: «sous la courte domination des Francs, Edesse fut plongée dans toutes sortes de calamités et devint un objet de deuil pour les enfants de Sion».

On pense bien que les auteurs arméniens n'ont pas fait le silence sur tous ces malheurs: ils nous ont transmis un véritable réquisitoire contre les Croisés, cette «nation à l'aspect hideux», «au coeur pervers», qui «est venue à nous en mendiante»; elle a ruiné toute la contrée par sa cupidité, sa méchanceté et sa fourberie. Les Francs ont réalisé la prophétie de Daniel, affirmant qu'un animal monstrueux — en l'espèce les Francs — dévorerait, mettrait en pièces et foulerait aux pieds les débris échappés à la fureur des bêtes précédentes (Grecs, Arabes et Turcs). Ils ont déchaîné l'extermination, la ruine, la mort, les massacres, et toutes les catastrophes».

Dans le détail on nous dit que «Baudouin de Bourg serait digne de tous les éloges sans son avidité à s'emparer des richesses d'autrui et à les accumuler, par amour insatiable de l'argent et défaut de générosité». «Baudouin de Boulogne acheta la couronne de Godefroi, après avoir soumis les habitants d'Edesse à toutes sortes de vexations et leur avoir extorqué des sommes d'argent». Baudouin de Marach eût été parfait sans ses violences et ses déprédations, Jocelin d'Edesse sans ses cruautés; de même Richard du Principat.

* * *

Aussi Dieu a puni les Latins: leur prince Boémond a été pris par les musulmans dès 1100; leurs expéditions ont été massacrées en Asie Mineure en 1101 «juste châtement de leurs péchés». D'autres ont péri en masse, notamment à Ablastha et pendant le tremblement de terre de 1114, lequel n'a dévasté que les pays occupés par les Francs.

Pour se défendre contre les Croisés, les Arméniens retrouvèrent en eux-mêmes quelque sympathie pour les Grecs; ils se réclamèrent à nouveau de «notre empereur»; ils se dirent ses sujets et ses vassaux. Ils le pouvaient d'autant plus légitimement que les Francs avaient juré à Alexis de lui «rendre toutes les provinces qui avaient appartenu aux Grecs et dont ils s'empareraient», c'était précisément le pays des Arméniens.

Les Arméniens ne s'en tinrent pas à des regrets, à des vœux et à des paroles; ils agirent en maintes circonstances. En 1104, quand Baudouin fut pris, quand Tancrede et Boémond furent en désaccord, les indigènes se soulevèrent: «Ciliciens, Syriens et Phéniciens furent dans la joie, ceux qui étaient conquis comme ceux à conquérir, ces derniers n'eurent plus de crainte, les premiers secouèrent le joug. Tarse, Adana et Mamistra se donnèrent aux Grecs, qui reparurent devant Laodicée». Et nous savons que les Arméniens chassés par les Croisés prirent en grand nombre le chemin de Byzance.

Beaucoup d'Arméniens s'adressèrent à l'allié le plus proche et le plus prompt à intervenir, c'est-à-dire aux Turcs. Ils les appelèrent à

leur aide contre les Francs à Ablastha, à Saroudj, à Artah, à Edesse même. Il n'est pas sûr que la capture de Boémond par l'émir Danichmendite n'ait pas été préparée par Gabriel de Mélitène. Et les Arméniens, en rentrant dans les églises que leur avaient prises les Latins, oubliant un instant qu'il ne fallait pas compter sur la durée et la constance des bonnes dispositions des Turcs à leur égard.

Dernière et terrible vengeance contre les Francs: leurs femmes arméniennes ou bien ne leur donnèrent pas d'enfants — les Croisés n'eurent pas en Orient les familles nombreuses d'où ils étaient issus en occident; — et ce fut une des grandes causes de leur perte, le manque de chefs héréditaires; ou bien, quand elles leur donnèrent des enfants, ce furent des filles et de terribles filles. Mélisende, reine de Jérusalem, et Alice, princesse d'Antioche, filles de Baudouin du Bourg, étaient par leur mère des Arméniennes, des petites filles de Gabriel de Mélitène; elles ont troublé le royaume par des intrigues bien orientales. L'une eut une vilaine histoire avec le comte de Jaffa; puis elle intrigua avec Raimond d'Antioche avant de faire la guerre à son fils le roi Baudouin III. La seconde s'est entendue contre son père avec tous ses ennemis, y compris les Turcs; puis elle a combattu le roi Foulques.

Au total, les Arméniens, qui avaient accueilli les Francs en 1098 en procession, avec des chants de joie et toutes les espérances, pensèrent bientôt tous comme les Arméniens d'Ablastha, qui dirent en 1105 au chef des Francs de leur ville soulevée: «Va-t-en chez ta nation». En quelques mois, les Francs, qui avaient tant besoin des Arméniens pour le succès et la durée de leurs établissements, se les aliénèrent complètement. Les Arméniens, d'abord alliés enthousiastes pour les nouveaux venus, furent bientôt leurs ennemis acharnés.

* * *

Pourtant, il n'y eut pas que de l'hostilité dans les rapports des Croisés et des Arméniens. Souvent ils s'arrangèrent plus ou moins volontairement pour vivre côte à côte en se rendant des services réciproques. La vie quotidienne imposa souvent une collaboration obli-

gatoire à ces voisins qui ne s'aimaient pas, mais qui devaient tenir compte de leur existence commune.

Il y eut des Arméniens que les Francs ménagèrent parce qu'ils étaient assez forts pour se défendre et parce qu'on avait besoin d'eux. Ce fut longtemps le cas de Kogh Vasil dans ses domaines de Comagène; ce fut aussi le lot des princes Roupénides qui finirent, dans le Taurus et en Cilicie, par survivre à la domination franque.

Si les Croisés installèrent un peu partout un clergé latin, ils ne poussèrent pourtant pas généralement l'intolérance jusqu'à poursuivre systématiquement le clergé arménien. Le catholicos Grégoire II fut bien traité à Jérusalem et à Antioche; il put résider en sécurité à Arek, dans la montagne Noire, non loin d'Antioche. Son collègue d'Ani, le catholicos Basile, fut bien accueilli à Edesse en 1103. Il ne semble pas que les Latins aient cherché chicane aux Arméniens lorsque la Pâque des deux confessions ne coïncida pas en 1101. Il est vrai que les Arméniens eurent en cette circonstance une grande satisfaction: le feu sacré ne s'alluma que quand les Latins «eurent rendu son bien (couvents confisqués) à chaque nationalité (orientale) et chassé les femmes des couvents». Il est aussi arrivé au clergé arménien de travailler en plein accord avec les Francs, dans l'intérêt bien entendu des deux nations. Ainsi, quand les clercs Arméniens ont aidé les Francs à trouver des prétextes pour attaquer les princes Pancrace et Kogh Vasil, ils travaillèrent à leur manière dans l'intérêt de l'ordre et de la sécurité en ces régions.

Les Francs ont fait appel dès leur installation au concours militaire des Arméniens. Il leur fut donné très largement, et contre les Turcs à Marrat an Noman, Rakka, Harran, Azaz etc. — et contre d'autres Francs, dans les querelles qui n'ont pas manqué entre les Croisés, notamment entre Boémond et les princes Normands de sa famille d'une part, et d'autre part les princes apparentés à Godefroi de Bouillon et à la maison de Boulogne.

Les Arméniens ainsi employés par les Croisés furent parfois en nombre assez considérable, 4 à 500 cavaliers et jusqu'à 10.000

fantassins. Leur concours était fort prisé par les Francs, disent les historiens de l'Arménie, à cause de leur bravoure, de leur connaissance du pays, ou encore de leur habileté dans l'emploi des machines de guerre et dans la conduite des sièges.

Si Kogh Vasil paya en partie à l'émir Darnichmendite la rançon de Boémond, ce fut peut-être moins par dévouement et par fidélité que pour faire cesser à Antioche la régence de Tancrede, qui lui était odieuse. Mais les 15 Arméniens qui allèrent à Karpert en 1124 tenter au milieu de la garnison turque la délivrance de Baudouin II et de Jocelin, n'ont pu risquer ainsi leur vie que par un dévouement absolu à ces princes.

Il arriva aussi que des chefs Francs comprirent toute l'utilité qu'ils pouvaient tirer de leurs sujets ou alliés Arméniens; ils se rapprochèrent d'eux; ils s'efforcèrent de les comprendre et de les gagner. Baudouin de Boulogne orientalisa son costume et ses manières. Richard du Principat et Tancrede parlèrent les langues syriennes. Baudouin de Marach et Jocelin II eurent un confesseur arménien et parlèrent la langue arménienne. Aussi n'est-il pas étonnant que l'empereur Alexis ait redouté une entente contre lui entre les Latins et les Arméniens; il y avait assez de faits pour justifier ses craintes.

Ces rapports amicaux entre les Croisés et les Arméniens ont-ils pris la forme habituelle à l'Occident médiéval? autrement dit, les princes Arméniens sont-ils devenus les vassaux des Francs? Sans aucun doute, ceux-ci en ont jugé ainsi; ils l'ont répété maintes fois en ce qui concerne les princes Roupénides, Kogh Vasil, les sires de Lampron et autres seigneurs de plus ou moins grande importance. Les Arméniens de leur côté ont noté que les descendants de Rופן ont reçu des Croisés les titres de barons, de comtes et de marquis, ils ont constaté que le roi Baudouin II commanda notamment à presque toute l'Arménie. Mais on ne se tromperait guère en pensant que les féo-

daux Arméniens ne se sont jamais crus, en leur âme et conscience, liés aux Croisés aussi solidement que ceux-ci, avec leur mentalité apportée d'Occident, l'ont pensé de bonne foi.

* * *

Du reste, dans les rapports entre ces deux peuples si différents de mœurs, de civilisation et de langue, l'équivoque a été fréquente, — soit par volonté de ne pas préciser ce qui pouvait les diviser, — soit par ignorance de ce qui créait cette équivoque elle-même, — soit aussi par l'opposition continue de faits contradictoires: nous avons relevé, entre les Francs et les Arméniens, des actions qui témoignent d'une haine acharnée et d'une incompréhension complète, — et en même temps nous les avons vus s'entendre, s'estimer et collaborer en bonne harmonie.

On a donc pu dire, en s'appuyant sur des faits également incontestables, soit que les Francs et les Arméniens s'étaient entendus, soit au contraire qu'ils n'avaient jamais pu se mettre d'accord.

Mais si l'on considère un ensemble suffisant de faits, si l'on juxtapose comme nous ceux qui montrent la collaboration entre les Francs et les Arméniens, et ceux qui les montrent dressés les uns contre les autres, il apparaît que dans l'ensemble les Arméniens du Taurus ont été opprimés et exaspérés par les Croisés. On peut affirmer que parmi les causes de l'échec de la Croisade, il faut placer en bon rang l'avidité inintelligente des chefs, qui les conduisit à traiter en vaincus, puis en rebelles, des hommes dont l'alliance avait fait leur succès initial et aurait pu en assurer la durée.

Le résultat fut que les Croisades échouèrent, que les Francs disparurent de Syrie, tandis que l'indépendance arménienne, bien que considérablement affaiblie par eux, leur survécut longtemps dans le Taurus, où un noyau arménien s'est conservé dans une liberté relative jusqu'aux récents événements de la guerre mondiale.